

La nouvelle économie psychique

DU MÊME AUTEUR

- L'homme sans gravité, jouir à tout prix, entretiens avec Jean-Pierre Lebrun*, Paris, Denoël 2002, repris dans la collection Folio en 2005 (avec une postface inédite)
- Nouvelles études sur l'hystérie*, Toulouse, érès, 2010.
- Problèmes posés à la psychanalyse*, Toulouse, érès, 2009.
- Entretiens à Bogota*, ALI, 2007.
- Lacan et les anciens, trois leçons*, ALI, 2007.
- La linguïsterie, séminaire 1991-1993*, ALI, 2007.
- Pour introduire à la psychanalyse aujourd'hui, séminaire 2001-2002*, ALI, 2005.
- Les paranoïas, séminaire 1999-2001*, ALI, 2003.
- La névrose obsessionnelle, séminaires 1987-1988 et 1988-1989*, ALI 1999.
- Retour à Schreber, séminaire 1994-1995*, ALI, 1999.
- Questions de clinique psychanalytique, séminaire 1985-1986*, ALI 1997.
- Les structures lacaniennes des psychoses, séminaire 1983-1984*, ALI, 1995.
- La nature du symptôme, séminaire 1990-1991*, ALI 1994.
- Clinique psychanalytique et lien social*, Bibliothèque du Bulletin freudien, Association freudienne de Belgique, (2^e édition), 1992.
- Refoulement et déterminisme des névroses, séminaire 1989-1990*, ALI 1992.
- Clinique psychanalytique, articles et communications 1973-1990*, Publications de l'Association lacanienne internationale, Paris, 1991.
- Livre compagnon de RSI, séminaire 1981-1982*, ALI, 1990.
- Nouvelles études sur l'inconscient, séminaire 1984-1985*, ALI, 1990.
- Nouvelles études sur l'hystérie*, Paris, Denoël, 1984.

Charles Melman

La nouvelle économie psychique

La façon de penser et de jouir aujourd'hui

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a vertical line through its center, followed by the lowercase letters 'rès'.

REMERCIEMENTS

Je tiens particulièrement à remercier personnellement Mario Fleig de nous avoir transmis la copie de la vidéo du séminaire de Charles Melman à Curitiba, les responsables de la *Biblioteca Freudiana de Curitiba* et de l'*Associação Psicanalítica de Curitiba* de nous avoir autorisé à la transcrire.

Nous remercions Pierre Beckouche et Marcel Gauchet de nous avoir donné leur autorisation de publier leurs interventions ainsi que la direction du *Bulletin freudien*.

Nous remercions vivement le professeur Louisa Bradley de nous avoir confié la copie de la conférence de Melman à Recife.

Nous remercions également Roland Chemama, Angela Jesuino-Ferretto, Jean-Paul Hiltenbrand, Martine Lerude, Pierre Marchal, Janine Marchioni-Eppe, Nicole Malinconi et Denise Sainte Fare Garnot, de l'aide concrète qu'ils nous ont apportée à la constitution ou à la relecture du manuscrit.

Jean-Pierre Lebrun

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2434-3

Première édition © Éditions érès 2009

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Avant-propos, Jean-Pierre Lebrun	7
1. Les nouvelles formes cliniques	
<i>Curitiba, avril 2002</i>	21
La solution freudienne au malaise dans la culture	21
Guérir le défaut de rapport sexuel	23
Le deuxième malaise dans la culture	26
La solution lacanienne	33
La subjectivité féminine	36
La conjugalité	39
La valeur de l'objet	43
L'hétérotopie de S_1 et de S_2	45
Que faire avec le manque dans l'Autre ?	47
L'homme Moïse et le nœud borroméen	50
Le <i>grand Autre</i> et les textes fondateurs	51
Déliquescence du <i>Grand Autre</i> et ses conséquences .	54
Le chef et/ou l'objet	59
La pensée débile et le bonheur public	62
L'horreur et le fanatisme	67
Les lois du langage	70
Le père mort : le père dans le réel	72
Le temps réel	73
Le nom du père et le signifiant père	75
Le déclin actuel du nom du père	78

La promotion sociale de l'objet <i>a</i>	79
La jouissance unisexe	84
Le communautarisme	85
Une distribution démocratique de la jouissance	87
La dépression	92
L'hystérie aujourd'hui	95
L'hystérie collective	98
Les toxicomanies	99
Le statut actuel de l'inconscient	109
Un sujet atopique	111
2. Débat autour de <i>L'homme sans gravité</i> avec Pierre Beckouche et Marcel Gauchet <i>Paris, décembre 2002</i>	117
3. Entretiens de Charles Melman avec Jean-Pierre Lebrun, <i>Paris, janvier-août 2008</i>	167
4. Le sujet du matriarcat : <i>Bruxelles, décembre 1999</i>	205
Du matriarcat au patriarcat : un progrès ?	205
Les lois du langage	209
Le réel inconnaissable	210
La transmission par la donation	212
Le sujet dans le matriarcat : le sujet-fils	214
Le sujet dans le matriarcat : le sujet-fille	217
Le sujet barré	220
Le défaut comme trauma	222
5. Conférence sur le matriarcat <i>Recife, août 2008</i>	223

Avant-propos

Jean-Pierre Lebrun

On pourra toujours dire que ce livre n'en est pas vraiment un ! Dans la mesure où il n'est qu'un recueil qui regroupe cinq éléments disparates que nous détaillerons plus loin. En revanche, ce livre en est un *malgré lui*, si l'on peut dire, car l'ensemble des textes publiés soutient une même question cruciale, celle qu'annonce d'emblée Charles Melman : *la psychanalyse est-elle capable de répondre au défi nouveau que pose la transformation culturelle à laquelle nous assistons ?*

Cette question est loin de faire l'unanimité parmi les collègues psychanalystes. Certains, en effet, estiment que la structure du sujet de l'inconscient est toujours la même et que la référence lacanienne au langage – dont ce sujet n'est que l'effet – suffit largement à en rendre compte. Pour eux, la psychanalyse ne devrait pas être ainsi poreuse aux modifications sociales et il n'y aurait pour le psychanalyste aucun intérêt, encore moins aucune nécessité, de se préoccuper de la mutation de société dans laquelle nous sommes emportés.

Nous avons depuis longtemps – la parution d'*Un monde sans limite* date de 1997¹ – tranché autrement et pris le

1. *Un monde sans limite*, suivi de *Malaise dans la subjectivation*, a été réédité en livre de poche, Toulouse, érès, 2009.

parti inverse, profitant de ce que l'Association lacanienne internationale dans laquelle nous avons inscrit notre travail avait toujours été sensible à cette question. C'est d'ailleurs ce parti que nous soutenons ici même – grâce aux éditions érès – dans cette collection « Humus, subjectivité et lien social », que nous avons inaugurée en 2003 avec l'ouvrage de Roland Chemama, *Clivage et modernité*. C'est dans cette même collection que paraît en douzième titre *La nouvelle économie psychique* de Charles Melman. L'enseignement de celui-ci a toujours pris en compte et conceptualisé cette évolution du social qui va s'accélération. Quand donc, en mars 2001, nous l'avons entendu avancer l'hypothèse de l'émergence *d'une nouvelle économie psychique*, nous en avons aussitôt profité pour l'amener à en dire davantage dans une série d'entretiens qui a été publiée en 2002, sous le titre *L'homme sans gravité, jouir à tout prix*². L'effet de cet ouvrage – véritable succès de librairie d'autant plus significatif qu'à sa parution, il fut complètement ignoré par les médias et que c'est seulement le bouche à oreille qui lui a assuré sa diffusion bien au-delà du seul milieu psychanalytique – fut de relancer le débat sur la pertinence d'interroger le social à partir de la psychanalyse, et inversement, la psychanalyse à partir du social.

Pour la première problématique, nous retiendrons volontiers la réponse de Marcel Gauchet, au cours d'un échange inédit qui eut lieu lors de la présentation de l'ouvrage à l'Association lacanienne internationale et que nous publions dans les pages qui suivent : « Ma surprise [...] n'est pas de retrouver des psychanalystes dans le champ social, c'est de les y retrouver si tard ! » Pour la seconde, l'effet de ce livre d'entretiens ne vint certainement pas à bout de ce qui fait la configuration habituelle du milieu psychanalytique dans lequel malheureusement le verdict tient bien souvent lieu de débat, et l'exclusion de l'autre,

2. Chez Denoël en 2002, repris en 2005 dans la collection « Folio ».

d'identité. Nous ne pourrions mieux résumer, pourtant, la portée de l'ouvrage et de la confrontation qu'il permettrait d'instaurer qu'en citant ce qu'en écrivait notre collègue Sidi Askofaré : « Aucun auteur n'est allé aussi loin que Melman dans la prise en compte et la mise en œuvre de ce que Lacan a introduit avec sa catégorie de discours et tout particulièrement du "discours capitaliste" [...] Il s'agit d'un ouvrage important qui exige une lecture vigilante mais sérieuse et honnête si l'on veut œuvrer à ce que s'instaure, entre les psychanalystes, un débat épistémique digne de la psychanalyse, c'est-à-dire un débat nettoyé de l'obscénité des groupes et à l'abri de la guerre pour le monopole des transferts³. »

À l'époque de la rédaction de cet ouvrage, en avril 2002, Charles Melman tenait un séminaire de trois jours au Brésil, à Curitiba, à l'invitation de la Biblioteca Freudiana de Curitiba et de l'Associação Psicanalítica de Curitiba, qui a été publié sous le titre *Novas formas clinicas no inicio do terceiro Milenio (Nouvelles formes cliniques inédites du troisième millénaire)* par les éditions CMC de Porto Alegre, en 2003.

C'est la transcription de ce séminaire – prononcé en français – qui est ici publiée et qui constitue la première et plus importante partie du livre. Il s'agit d'une version légèrement remaniée de la transcription, pour des raisons purement éditoriales, qui ne change rien à la fidélité au texte et qui garde la spécificité de l'exposé oral et de l'adresse aux collègues, étudiants et personnes intéressées, en l'occurrence pour la plupart Brésiliens.

En deuxième partie, nous retrouverons la transcription intégrale du débat organisé à l'occasion de la parution de *L'homme sans gravité*, qui s'est tenu le 14 décembre 2002, à l'initiative du cercle Subjectivité et Lien social de l'Asso-

3. Compte rendu de lecture, *L'en-je lacanien*, n° 1, été 2003, p. 179.

ciation lacanienne internationale que nous dirigeons avec notre collègue de Chambéry, Janine Marchioni-Eppe qui a, par ailleurs, assuré la présidence de ladite réunion. Y avaient été invités pour la discussion Pierre Beckouche, géographe de formation, professeur à la Sorbonne, qui venait de publier *Le royaume des frères*, et Marcel Gauchet, rédacteur en chef de la revue *Le Débat*, auteur de *Le désenchantement du monde*.

La troisième partie du livre est constituée par un entretien que nous avons réalisé entre janvier et août 2008, soit plus de six ans après la publication de *L'homme sans gravité*. Force est bien de constater que les questions qui y étaient débattues sont loin d'être périmées. C'est plutôt leur pertinence de plus en plus accrue qui nous contraint et nous autorise à en peaufiner l'analyse. C'est aussi la raison pour laquelle cet entretien se termine en interrogeant Charles Melman sur ce qu'il identifie comme l'éventualité d'une *résurgence du matriarcat*.

Dans l'éditorial d'un numéro de la revue de l'Association lacanienne internationale⁴ précisément consacré à cette question, Melman rappelle que matriarcat est « un terme que les sociologues récusent depuis Bachofen⁵, celui-ci n'ayant pu lui donner qu'une illustration mythique ». Et il ajoute : « Seuls peut-être les psychanalystes lacaniens seraient aptes à en proposer la structure : celle de l'appareil propre à assurer la transmission phallique par une opération de donation imaginaire (par la mère) ». La question est donc de taille : la mutation cultu-

4. *Le Bulletin lacanien*, n° 2, 2007.

5. Juriste, philologue et historien, Johann Jakob Bachofen (1815-1887), suisse d'expression allemande, fut professeur de droit romain à l'université de Bâle ; il est généralement considéré comme l'auteur d'un seul ouvrage, qui postule l'existence d'une organisation matriarcale des groupes humains avant l'organisation patriarcale : *Le droit maternel*, réédité à l'Âge d'homme en 1996.

relle dans laquelle nous sommes emportés peut-elle être lue comme l'évolution vers un matriarcat généralisé qui se substituerait ainsi au patriarcat devenu désormais obsolète ? Lire de cette façon la structure du changement peut paraître, à première vue, renforcer l'idée selon laquelle certains psychanalystes ne voudraient rien d'autre que le retour au patriarcat d'hier. Une telle lecture ne laisse d'autre issue à son promoteur que celle de tourner en rond dans la dénonciation de ce qu'il prend à tort pour un éloge du patriarcat. Nous espérons pour notre part avoir largement contribué à lever l'ambiguïté à ce sujet en publiant *La perversion ordinaire*⁶. Pourtant, même s'il est possible qu'un tel retour soit espéré par d'aucuns, il faut remarquer qu'une lecture ainsi orientée permet surtout d'éviter tout questionnement un peu rigoureux.

Ainsi, il suffit de renvoyer à Lacan lui-même qui, dans son séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*⁷, avance : « Le mythe de l'Œdipe fait en quelque sorte tracas, parce que soi-disant il instaure la primauté du père qui serait une espèce de reflet patriarcal. Je voudrais vous faire sentir quelque chose qui, ce par quoi, à moi tout au moins, il ne me paraît pas du tout un reflet patriarcal. Bien loin de là. Il nous fait apparaître seulement ceci, un point d'abord par où la castration pourrait être serrée, d'un abord logique, et de cette façon, que je désignerai d'être numérale. Le père, non seulement est castré, mais il est précisément castré au point de n'être qu'un numéro. Ceci s'indique tout à fait clairement dans les dynasties, tout à l'heure je parlais d'un roi, je ne savais plus comment l'appeler George III ou George IV... pensez bien c'est justement ce qui me paraît le plus typique, dans cette présentation de la paternité, à savoir que, en réalité, c'est comme ça que ça se passe. George I,

6. Publié chez Denoël en 2007.

7. Séance du 16 juin 1971 (dans la version du Seuil, p. 173-174).

George II, George III, George IV. Mais enfin, il est bien évident que ça n'épuise pas la question, parce que... Il n'y a pas seulement le numéro, il y a un nombre. [...] Je voudrais vous faire simplement remarquer ceci, c'est que le matriarcat, comme on s'exprime, n'a aucun besoin d'être repoussé à la limite de l'histoire. Le matriarcat consiste essentiellement en ceci, c'est que pour ce qui est de la mère comme production, il n'y a pas de doute. On peut à l'occasion perdre sa mère dans le métro, bien sûr, mais enfin il n'y a pas de doute sur qui est la mère. Il n'y a également aucun doute sur qui est la mère de la mère. Et ainsi de suite. La mère dans sa lignée, je dirai, est innombrable. Elle est innombrable dans tous les sens propres du terme, elle n'est plus à numérer, parce qu'il n'y a pas de point de départ. La lignée maternelle a beau être nécessairement en ordre, on ne peut la faire partir de nulle part. » Et il poursuivra plus loin en évoquant le travail de l'élaboration logique de Peano, à savoir que s'est avéré nécessaire, pour axiomatiser la série des nombres naturels, de rencontrer le zéro pour poser le successeur, faute de quoi la série serait précisément « innombrable : ce zéro est absolument essentiel à tout repérage chronologique naturel ».

Entendue comme cela, la thèse du matriarcat est simple : c'est purement et simplement la disparition programmée de ce point zéro. Comme le précise Melman dans l'entretien qui suit, *la nouvelle économie psychique* n'est autre que celle qui résulte de la disparition non pas du patriarcat, mais de la fin d'une économie psychique patrocentrée. En disparaissant, celle-ci ne donne pas lieu, contrairement à ce qu'on pourrait penser, à une économie matrocentrée, mais à une économie psychique qui, du fait de ne plus s'appuyer que sur cette mère innombrable, s'en retrouve sans centre... sans gravité !

C'est dans l'*Orestie* que Bachofen, dans son célèbre ouvrage *Le droit maternel*, voit la description dramatique de la lutte entre le matriarcat déclinant et le patriarcat ascen-

dant et finalement vainqueur. Nous avons indiqué ailleurs⁸ que l'argumentation d'Apollon pour justifier qu'Oreste ne soit plus poursuivi par les Érinyes nous donne, à propos de l'importance de la paternité, une indication majeure qui semble avoir échappé aux commentateurs les plus pointus.

À la question de savoir qui, de la mère ou du père, est le parent de l'enfant (*l'enfanteur* en traduction littérale), Apollon avance : « Ce n'est pas la mère qui enfante celui qu'on nomme son enfant⁹. » Mais entendons bien, il n'est pas dit : ce n'est pas la mère qui enfante son enfant, mais celui *qu'on nomme* son enfant. La traduction littérale du vers serait « une mère n'est pas celle qui engendre celui qui est appelé son enfant¹⁰ ». *Autrement dit, la question n'est pas tant de donner la prévalence au père, que de reconnaître que si le père est prévalent, c'est parce que l'enfant est nommé. L'importance du père est donc entièrement tributaire de la nomination et c'est cette nomination qui légitime de devoir coiffer la maternité par la paternité, indépendamment de tout patriarcat.*

Traduisons au plus près du texte grec :

« Apollon : Et je dirai ceci, et apprécie combien je parle avec justesse

Une mère n'est pas celle qui engendre celui qui est appelé son enfant

Mais celle qui nourrit la semence plantée en elle

Celui qui engendre, c'est celui qui la féconde, et elle comme une étrangère sauvegarde la descendance, pourvu que la divinité n'y porte pas atteinte. »

8. J.-P. Lebrun, « L'homoparentalité : un pléonasme ? », *Le bulletin lacanien*, n° 4, 2009.

9. Eschyle, *Les Euménides*, vers 602-607, Les Belles Lettres, 1935, 2004, p. 155.

10. Je remercie vivement Anouk Delcourt d'avoir retraduit ce texte et renvoyé aux auteurs qui en avaient déjà fait mention.

Lire les choses ainsi permet d'orienter précisément la lecture vers l'importance qu'il s'agit de reconnaître au langage et à la symbolisation que celui-ci implique. Ce n'est, dès lors, pas tant le père – et encore moins le patriarcat – qui désigne ce qui supplante la mère, mais la nomination, autrement dit le langage. Puisque bien sûr, la paternité – le père contrairement au géniteur – n'est possible qu'avec la nomination et qu'inversement la nomination suffit à faire du père.

Insister sur ce déplacement d'accent est évidemment d'une importance cruciale. Cela resitue la raison pour laquelle l'enfant est d'abord l'enfant du père. Ensuite, cela permet de faire apparaître très clairement deux manières de fausser l'enjeu : une première, en donnant trop d'importance au père, alors que celui-ci n'est que représentant du langage ; autrement dit – et ceci est un constat clinique fréquent – la trop grande consistance du père peut faire obstacle à la prévalence de la nomination ; mais il y a aussi une seconde manière, diamétralement opposée, de fausser l'enjeu, moins identifiée il est vrai ! Quand, sous le prétexte que le père n'est qu'un fonctionnaire du langage, on estime que son intervention concrète ne serait plus nécessaire, les choses se mettant prétendument en place toutes seules ! Car, en ce cas, il lui est enlevé toute légitimité de donner chair à son intervention, et c'est alors son inconsistency, son absence concrète qui empêchera la prévalence de la nomination, autrement dit de l'autorité du langage et de la parole.

Ce que précisait ainsi déjà Eschyle, c'est qu'en donnant la priorité au père et en introduisant cette dissymétrie, c'est d'abord l'aptitude au langage, aptitude spécifique à l'humanité, qui est mise en place. Ce que doit atteindre cette priorité accordée au langage n'est autre, pour tout sujet, que le consentement à la perte d'immédiat. C'est pour réaliser cette humanisation que le père coiffe la mère. C'est d'ailleurs bien ce qu'Athéna résume en un seul vers à la fin du texte : *Le dieu de la parole, Zeus, l'a emporté !*

Devons-nous encore préciser que la première manière de fausser l'enjeu est à l'œuvre dans le patriarcat, alors que c'est la seconde qui est à l'œuvre dans l'évolution actuelle ?

Mais en ces temps postmodernes, nous débarrasser du patriarcat peut se lire de deux façons aux conséquences très différentes. On peut prendre acte de la fin du patriarcat comme figure organisatrice du social sans pour autant que soit ainsi signifiée la fin de la prévalence du langage. Mais on peut aussi lire la fin des deux en même temps. Si nous laissons cette confusion opérer, si la prévalence du langage et de ses lois comme constitutives du monde humain est récusée avec le patriarcat, il s'ensuit que tout le travail de la culture va s'en trouver mis à mal ¹¹.

Comment, dès lors, ne pas être sensible à ce que dans la traduction récente de l'*Orestie* faite par Olivier Py ¹², directeur du théâtre de l'Odéon à Paris, on voit précisément disparaître cette référence à la nomination :

Ainsi Apollon de préciser :

« Ce n'est pas la mère qui enfante l'enfant :

Elle n'est que la terre fécondée.

Ce qui donne la vie, c'est la semence du père.

Elle héberge la pousse qui germe

Quand les dieux le veulent. »

Cela bien qu'Olivier Py ait intitulé sa préface à sa nouvelle traduction, « Une épopée de la parole » et qu'il n'ait de cesse d'insister, dans son commentaire, sur la confiance que fait l'auteur de l'*Orestie* à la parole (« Pour Eschyle, nous dit-il, la puissance des mots peut arrêter la violence de l'image » ; ou encore : « L'homme d'Eschyle a droit à la parole »). Son évitement d'expliciter qu'en évoquant l'enfant, il s'agit de *celui qu'on nomme l'enfant*, est d'autant

11. Cf. J.-P. Lebrun, « Freud et l'enjeu de la culture postmoderne », *Revue Europe*, numéro consacré à Freud et la culture, 2008.

12. Eschyle, *Orestie*, Actes Sud-Papiers, 2008.

plus significatif de la confusion actuelle. Cela va d'ailleurs de pair avec un autre glissement très révélateur dans sa traduction lorsque la condition de *Quand du moins les dieux n'y portent point atteinte* devient *Quand les dieux le veulent*. Effectivement, l'intervention des dieux était hier limitée à leur éventuel refus, alors qu'aujourd'hui, on est passé à la nécessité de disposer de leur volonté explicite¹³. Autrement dit, l'instance tierce que les dieux venaient à représenter s'en trouve ramenée à une instance seulement duelle. Ainsi que l'évoquait Foucault pour identifier le nouveau biopouvoir, il s'agit désormais de décider de faire vivre (et de laisser mourir) là où hier, il s'agissait plutôt de laisser vivre (et de faire mourir)¹⁴.

Les Grecs, en revanche, savaient déjà que pour faire appartenir un enfant à l'humanité, il faut non seulement en passer par deux sexes différents, mais surtout introduire la dissymétrie qu'implique notre dette au langage. Qu'on ait fait de l'*Orestie* le moment d'instauration du patriarcat ne doit pas nous faire confondre la proie et l'ombre ! Il s'agit, bien au-delà de toutes les dérives qui ont pu survenir, de repérer que, pour reprendre les termes de Freud, « ce passage de la mère au père caractérise une victoire de la vie de l'esprit sur la vie sensorielle, donc un progrès de la civilisation car la maternité est attestée par le témoignage des sens tandis que la paternité est une conjecture, est édifiée sur une déduction et sur un postulat¹⁵ ».

C'est bien dans ce passage de la perception immédiate par les sens à l'aperception médiée du raisonnement logique et de la capacité réflexive que Freud a situé l'es-

13. Renvoyons ici au texte de Marcel Gauchet, « L'enfant du désir », *Le débat*, novembre 2006.

14. M. Foucault, « Faire vivre et laisser mourir, la naissance du racisme », *Les temps modernes*, février 1991.

15. S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1986, p. 213.

sence même du progrès de la culture et de la civilisation. En référant la découverte freudienne à notre aptitude au langage, Lacan n'a fait que démontrer comment ce consentement à perdre l'immédiateté des sens coïncidait avec ce qui se trouvait désigné par les interdits de l'inceste et du meurtre, le premier imposant le décolllement d'avec l'immédiat, le second prenant acte de son retour impossible. La Chose – *das Ding*, chez Freud – est perdue comme telle et dès lors structurellement inaccessible, et c'est la mère qui en occupe la place. Cette distance d'avec la Chose qu'implique, au sens psychanalytique, l'interdit de l'inceste est souvent méconnue, par exemple, derrière les aspects juridiques de cet interdit, alors que celui-ci, en fin de compte, n'a d'autre fonction que de rendre présente à chacun la nécessité de perdre l'immédiateté saturante pour pouvoir parler.

Voilà pourquoi dans les sociétés humaines, il faut se séparer de la mère, abandonner la satisfaction du cocon maternel et la plénitude de jouissance qui y est attachée, pour trouver la voie propre de son désir. Voilà pourquoi l'interdit de l'inceste avec la mère, quoique universel, ne fait pas l'objet d'une loi écrite : simplement parce qu'il fonde la Loi.

L'appareil psychique exige en effet de pouvoir différer la satisfaction. Notons que la logique du don et sa triple obligation de *donner, recevoir et rendre*, caractéristique et condition du lien social humain, ainsi que l'a mise en évidence Marcel Mauss dans son célèbre *Essai sur le don* (1924), vont dans le même sens et supposent également elle aussi cette absence d'immédiat¹⁶. C'est en cela que nous pouvons avancer que l'interdit de l'inceste apparaît bien comme l'un des invariants – voire l'invariant – anthropologiques de *l'humus humain*.

16. Cf. à ce propos A. Caille, *Anthropologie du don*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000, et J.-J. Godbout, *Ce qui circule entre nous, donner, recevoir, rendre*, Paris, Le Seuil, 2007.

Et c'est donc bien la question qui est aujourd'hui la nôtre : continuons-nous dans cette perspective et sommes-nous encore prêts à faire le travail psychique qui s'impose pour nous départir de l'immédiat ? Ou au contraire, désormais affranchis des contraintes autant que des interdits, sommes-nous en train d'assister à un franchissement des limites de la condition humaine et à l'émergence d'une post-humanité ? Dans un tel contexte de grande confusion, il n'y a plus lieu de s'étonner de ce que, lors d'une émission de France Culture, un sociologue renommé, François de Singly, avance que « la prohibition de l'inceste est un trait historique dont l'homme moderne est susceptible de se libérer un jour ¹⁷ ».

La nouveauté à laquelle nous sommes tous, bon gré mal gré, confrontés à cet égard, c'est que la vie collective ne rend plus perceptible l'exigence, pour assurer notre statut d'être parlant, de perdre l'immédiateté, de nous interdire l'inceste. Le « tout tout de suite » et la prescription d'urgence à laquelle nous sommes de plus en plus soumis ne sont pas que des vœux anodins visant à assurer notre confort : ils sont directement corrélés à la tyrannie de l'immédiat et se trouvent ainsi en résonance intense avec les mots d'ordre de notre société néolibérale ¹⁸.

C'est en raison de la pertinence et de l'actualité de toutes ces questions que nous avons publié ici deux textes que Charles Melman a spécifiquement consacrés au matriarcat. Un premier, paru dans la revue *Le bulletin freudien* en 2001 ¹⁹, qui reprenait la transcription d'une conférence faite

17. « La suite dans les idées », France Culture, 14 mars 2002, cité par A. Supiot, *Homo juridicus, essai sur la fonction anthropologique du Droit*, Paris, Le Seuil, 2005.

18. Nous renvoyons à ce sujet à D.-R. Dufour, *Le divin marché, la révolution culturelle néolibérale*, Paris, Denoël, 2007.

19. *Le bulletin freudien*, revue de l'Association freudienne de Belgique, n° 37-38, 2001.

en Belgique en 1999 à l'invitation de l'Association freudienne de Belgique ; un second, bien plus récent, qui est la transcription d'une conférence que Charles Melman a faite à Recife, dans le nord du Brésil, en août 2008, à l'invitation du professeur Louisa Bradley, et qu'il a précisément consacrée à la même question.

C'est donc un parcours de presque une dizaine d'années dans l'élaboration de Charles Melman qui se retrace dans ce livre et qui permet de nouer, à partir de l'enseignement de Lacan, deux thèses cruciales pour la compréhension de notre contemporanéité, celle d'*une nouvelle économie psychique* et celle d'*une société matriarcale*, pour autant qu'on réserve à cette qualification le sens qui lui est donné ici.

